

**Zeitschrift:** Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle  
**Band:** 35 (1967)  
**Heft:** 8

**Buchbesprechung:** Chronique des livres

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 24.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

arracher. Mais les cuisses d'Oliver se serrèrent, avec la force désespérée d'un étau qu'on n'aurait pas pu facilement briser. Le directeur fit signe qu'on les lui laissât.

Puis le moment arriva. Il y eut comme un bourdonnement dans l'air soudain obscurci. Venue de derrière les frontières de l'inconnu, cette force bien connue et si quotidienne, et cependant si lointaine et si mystérieuse, traversa sans bouger l'espace infini, dans l'éclat de sa flamme brûlante, traversa pendant un instant les cellules nerveuses d'Oliver, puis retourna vers ses frontières immenses, ayant drainé tout ce qui était à elle dans le corps de ce garçon au bras coupé qu'on avait appelé autrefois «l'éclair au gant de cuir».

Le corps, que personne ne réclama, fut donné à une université de médecine. Les hommes qui le disséquèrent dans leur laboratoire furent un peu déconcertés de voir un tel corps livré à leurs scalpels: il leur semblait mieux fait pour orner une galerie de sculpture antique, sous la lumière silencieuse de la contemplation: il avait la noblesse d'un Apollon brisé, dont aucun sculpteur n'aurait pu exprimer la pureté.

Mais la mort ne se soucie pas de parachever son oeuvre.

---

## CHRONIQUE DES LIVRES

J'ai hésité avant d'entreprendre un compte-rendu du nouveau roman de Roger Peyrefitte: «Notre amour» (1). On sait trop que je n'aime pas l'oeuvre de M. Peyrefitte et que j'estime encore moins le personnage; j'ai craint d'être taxé de partialité.

Puis j'ai découvert dans l'hebdomadaire «Arts et loisirs» (2) une interview de M. Peyrefitte qui a dissipé ce scrupule. L'antipathie la plus évidente ne peut être que discrétion comparée à l'agressive auto-satisfaction de cet écrivain et au battage commercial auquel il se livre. J'exagère? Voici pour preuve les premières lignes de cette interview: «Mon intention n'était pas d'écrire un livre de plus, mais d'écrire le livre qui manquait à la littérature et qui manquait à ma vie...». Rien de moins! Et on ne savait pas à quel point la littérature souffrait de ce manque!

Le questionneur, André Parinaud, lequel ne manque ni d'esprit ni d'un humour féroce, s'est plus à pousser M. Peyrefitte dans ses retranchements et à souligner une telle déclaration: «Cette affirmation est d'un orgueil grandiose! Ce n'est pas rien que d'affirmer qu'on voulait écrire le livre qui manquait à la littérature. A moins que vous ne parliez de scandale?...».

Mais M. Peyrefitte pouvait se prêter sans trop de craintes à cet interrogatoire. N'oublions pas qu'il est devenu une vedette de «Arts et loisirs» en publiant, voici quelques mois, dans cet hebdomadaire, un pamphlet contre François Mauriac qui eut un énorme retentissement; il était assuré qu'André Parinaud savait jusqu'où «il pourrait aller trop loin». Il est, d'ailleurs, assez incurablement diplomate pour noyer les questions et l'ironie sous une vague de bavardages souvent incohérents mais qui en reviennent toujours à souligner son génie. Ainsi, sur cinq colonnes, il

conte sa vie et sa carrière sans que son interlocuteur ait réussi à l'interrompre. Je ne relève qu'une phrase dans ce fatras: «J'avais connu tout ce que je pourrais appeler la jeunesse dorée de l'homosexualité de ces années 1920 et aussi quelques messieurs d'âge mûr qui tournaient autour d'elle, et auxquels je n'avais, évidemment, pas affaire...». On aimerait qu'il s'appliquât cet «évidemment», lui qui d'âge bien mûr maintenant, prône la pédérastie, l'amour des hommes pour les jeunes garçons, aux dépens de l'homosexualité, mot barbare qu'il moque et acte qu'il désapprouve. Mais M. Peyrefitte est déjà reparti dans son panégyrique: «Nous voyons donc combien il était important qu'un homme arrivé à la position littéraire où je suis, à la fois dans son pays et dans le monde, puisse se jeter corps et biens dans cette mer orageuse où tout le monde qui a ces goûts risque de périr. C'est pour cela que ce livre est le plus important de tous ceux que j'ai écrits et que je pourrais jamais écrire, car il ne s'agit pas des autres cette fois, il s'agit de moi, de l'auteur responsable de 14 ou 15 volumes qui ont eu chacun des raisons de faire du bruit... «Notre amour» est le seul de mes livres que j'aurais voulu écrire, car c'est cela qui, avec et après «Les amitiés particulières» et «La mort d'une mère», marquera sans doute ma place dans l'histoire littéraire de l'avenir. C'est le livre qu'aucun homme de lettres ne pouvait écrire, puisqu'aucun homme de lettres n'a écrit «Les amitiés particulières...».

Il est à déplorer que cet auteur dévalorise par une sorte de recul sinon de mépris, sa seule oeuvre valable, «Les amitiés particulières», qu'il considère seulement comme «un prélude» à «Notre amour». Etrange aveuglement! «Je voulais écrire, non seulement pour ceux-là qui, peut-être, n'ont rien à apprendre, mais qui aussi méritent d'avoir un livre qui leur fasse honneur, et je me permets de croire que c'est le cas du mien...». Du moins, il se justifie quand il ajoute: «Il va de soi qu'on peut m'appliquer le mot exhibitionniste».

Cet article «d'un orgueil grandiose» m'a donné l'appétit de lire «Notre amour», dans le fol espoir d'y trouver au moins un agrément, peut-être la justification de telles déclarations. Je n'y ai trouvé que la confirmation de mes jugements précédents, c'est à dire un «dégoût» au sens propre du terme et l'évidence que «ceci n'est rien». J'ai lu tous les livres de M. Peyrefitte jusqu'à présent, sans beaucoup d'illusions; à part les «Amitiés particulières», qui m'ont touché sur le moment et m'ont déçu quand j'ai connu l'insincérité de leur auteur, tous ces ouvrages m'ont paru plats pour ne pas dire creux, vides pour ne pas dire gratuits, exhibitionnistes quand je devrais dire basement commerciaux. Je l'ai écrit à chaque occasion et je n'en parlerais plus si la publicité faite autour de celui-ci ne risquait encore de duper le public, de fausser le goût et d'éloigner d'une meilleure littérature.

Car ce que je reproche avant tout à M. Peyrefitte, plus que le sujet — insignifiant — de son petit roman, c'est d'attaquer lâchement, sournoisement, au détour de chaque page, les écrivains de valeur qui l'ont précédé et ont débroussaillé ce terrain de l'homosexualité sur lequel il se vautre. Son animosité contre André Gide éclate en plusieurs passages: «Corydon, c'est une défense puritaine de l'homosexualité... Le terme homosexualité... semble avoir été fabriqué pour exclure ce qu'il peut désigner en certains êtres de poésie et de grâce...». Néanmoins, leur

talent (celui de Gide et celui de Proust) «a facilité la compréhension et sans doute la diffusion de ces mœurs». «Toutefois, l'homosexualité de Proust était à base d'impuissance et c'est un peu gênant. Il confesse dans une lettre que faire l'amour lui cause «une sensation plus faible que celle de boire un verre de bière fraîche», le pauvre homme! Et son érotisme relevait de la psychiatrie».

«Le pauvre homme» à propos de Marcel Proust, n'est-ce pas admirable? Quant à Jean Cocteau, qui écrivait une présentation pour «L'exilé de Capri», M. Peyrefitte en dit: «La vie de Fersen . . . c'est l'exemple d'une vie manquée . . . C'est pourquoi j'ai accepté l'avant-propos de Cocteau, qui est un injuste coup de poignard au personnage . . .», et il laisse son interlocuteur lui demander dans le roman: «Etes-vous certain que Cocteau a su ce qu'il voulait dire?». Il faut être mort depuis plusieurs siècles pour ne pas porter ombrage au génie de M. Peyrefitte. Il faut surtout nier toute existence à de prétendus précurseurs de ce livre unique: «Notre amour», le chef d'oeuvre «qui manquait à notre littérature».

Mais enfin, décidons-nous à conter le sujet du chef-d'oeuvre, sans insister sur le mauvais goût qui, à chaque page, s'ajoute au ridicule:

Au cours d'une visite dans un collège religieux (réminiscence!), Roger Peyrefitte (qui joue dans ce livre son propre personnage, audacieusement) rencontre un jeune garçon (15 ans? 16 ans? on n'ose lui donner moins) et, dans la chapelle, après la messe, ils échangent leur premier baiser «derrière le vantail de la porte». Touché sans doute par ce tableau juvénile, le bon Dieu fait un miracle et, dès la semaine suivante, le garçon se retrouva externe dans un lycée, libre de passer les jeudis et les dimanches avec son amant. Il dit avoir des parents «très modernes», «très riches», et qui le laissent «très libre». Ces parents, il en parle toujours mais on ne les voit jamais et, comme le garçon apparaît bientôt comme un mythomane, on soupçonne bien avant M. Peyrefitte qu'ils ne sont peut-être que des boutiquiers de banlieue. Cela importe peu; M. Peyrefitte chète des draps roses, des draps bleus pour parer l'autel de leur amour. Il encadre d'or et d'ivoire les photos de son éphèbe (dont il ne dit jamais le prénom, ce qui l'oblige à des équilibres de style gratuits et fastidieux) et commence à vivre le bonheur parfait. Ce bonheur consiste, à chacun de leurs rendez-vous, entre deux séances érotiques sous les draps bleus ou roses, à parfaire l'instruction littéraire très spéciale du petit ami. Si l'on en croit les dates, cette liaison dure une quinzaine de mois. C'est un peu invraisemblable si on songe à la patience de ce gamin qui retrouve chaque semaine dans un lit un pion beaucoup plus pédant et pontifiant que tous les professeurs de son lycée. Allier l'amour de Géronte et l'amour de Trissotin, c'est un cas admirable et rare. Le lecteur, lui, peut sauter quelques pages, à l'occasion, sans rien perdre, mais le pauvre minet obligé de suivre ce régime érotico-pédagogique . . . On en frémit! Qu'on se rassure: la morale sera victorieuse enfin car ce roman pourrait être sous-titré: «Comment l'esprit vient aux garçons». Dès le mois de novembre, le jeune héros emprunte d'un coup cent mille francs (anciens!) au narrateur. Puis c'est un stylo qui disparaît . . . Et M. Peyrefitte, qui avait songé à se suicider au moment où son jeune ami était opéré de l'appendicite, M. Peyrefitte commence le dur apprentissage du «vieux beau» qui a trop longtemps étalé son luxe et sa suffisance sous le nez d'un «jeune loup». Est-il

vraiment aimé pour lui-même, c'est à dire pour son Oeuvre célèbre et son physique de quinquagénaire? Il en doute, il en souffre... Et plus encore quand le jeune homme, aux vacances de Pâques, à Naples, se laisse entreprendre par un bel Italien de son âge. Le récit de cette rencontre, avouée avec tout le cynisme de l'innocence (ou toute l'innocence du cynisme) montre que le bel éphèbe a dépassé le stade des baisers au pied de l'autel: «Ils étaient entrés dans une cabine photographique et, à l'abri du rideau, la main du jeune Napolitain s'était donné carrière, mais pas du côté que l'on croirait. Elle avait caressé, comme le professeur d'Alcibiade, «les bienheureuses et célestes pommes» et un doigt était allé ensuite à la découverte de ce qu'il nomme «le jardin des garçons»...

Rendu indulgent ou excité par ce récit, M. Peyrefitte pardonne l'emprunt de 100.000 frs. et la disparition du stylo jamais éclaircie. D'ailleurs, il doit retrouver son ami au cours des vacances d'été, à Naples et à Capri, et sera alors présenté aux parents «très modernes». Hélas! quand M. Peyrefitte arrive en Italie, c'est pour subir une série de rendez-vous manqués, de mystères, de cachoteries. Il doit écrire poste-restante, attendre des jours entiers un appel téléphonique qui ne vient pas. Et, quand il retrouve le minet chéri, c'est pour s'entendre demander un nouveau prêt de 250.000 livres. Le lecteur a compris, longtemps avant le narrateur, que le garçon a retrouvé son bel Italien, que les parents ne sont peut-être jamais venus en Italie, que son rôle est, en somme, d'entretenir les deux amis. Pris tardivement de doutes, M. Peyrefitte achète au rabais, pour 150.000 livres quand-même, un dernier moment d'érotisme dans les ruines de Pompéi, puis il recommence à attendre, vainement, le rendez-vous suivant; jusqu'au jour où, retrouvant sa dignité et la conscience d'être le plus grand écrivain français, il envoie une belle lettre de rupture et va terminer ses vacances à Florence...

Si c'est «ça», «Notre amour», ce n'est guère de l'amour, je le crains. Chaque être n'a sans doute que l'amour dont il est digne, mais on est surpris que M. Peyrefitte ait ingénument conté cette histoire dans laquelle il joue un rôle peu brillant. S'être fait plus ou moins exploiter par un joli garçon futé, conscient de la valeur de ses services, ce n'est pas tout à fait se faire «entôler par un gigolo», certes, mais c'est se montrer sous un jour bien naïf pour un spécialiste de la pédérastie. Et le conter ainsi, tout bonnement, laisse l'impression qu'avec toute la vanité du monde on peut quelquefois n'être pas très malin.

Ne plaignons pas trop M. Peyrefitte: ce livre lui remboursera au centuple les 200.000 frs. et le prix du stylo que lui ont coûté son expérience.

Déplorons plutôt que le titre de ce roman donne à de nombreux lecteurs, en raison de sa publicité, l'impression fausse qu'il traite de l'amour homosexuel en général, alors qu'il ne couvre qu'une histoire banale et pas très jolie.

Et conseillons à M. Peyrefitte de ne pas se plaindre si «son» amour donne motifs pour l'attaquer personnellement. Il fallait être aveuglé par la plus folle vanité pour se citer, à la première personne, en triste héros de cette histoire médiocre.

Par R. G. D.

1) Editions Flammarion, 1967

2) Arts et Loisirs, No. 76, du 8 mars 1967